

GÉNÉRAL LAFFONT

SOUVENIRS

SUR LE

COLONEL DE MONTJOU



SAUMUR

GÉNÉRAL LAFFONT

SOUVENIRS

SUR LE

COLONEL DE MONTJOU





SOUVENIRS

SUR LE

COLONEL DE MONTJOU



Une demande qui m'est adressée par un écuyer digne de ce titre, me donne l'occasion, que je saisis avec joie, de rappeler le souvenir du Colonel de Montjou sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de servir alors que, Commandant, il était Ecuyer en Chef du Manège à l'Ecole de Cavalerie de Saumur. J'ai voué un culte fidèle à la mémoire de celui que je me plais à appeler mon maître, mais dont je n'ai été qu'un des élèves les plus ordinaires malgré la très grande bienveillance dont il a bien voulu m'honorer.

Je voudrais, en rappelant ces quelques souvenirs, essayer de fixer la distinction et l'originalité de son comportement comme homme et son souci minutieux du bien du service dans son rôle de chef. Le juger comme écuyer serait de ma part prétentieux. L'admiration qu'il m'inspirait rendrait peut-être mon jugement discutable. J'ai connu en effet des écuyers plus prestigieux, peut-être même plus complets lorsqu'ils joignaient à la science de l'équitation d'école, la virtuosité dans la pratique de l'équitation de course ou d'extérieur. Mais le Commandant de Montjou reste pour moi le type achevé du cavalier de haute école tel que le Général L'Hotte définit celle-ci : la perfection d'exécution d'un mouvement naturel plutôt que l'obtention d'un mouvement artificiel souvent considéré à tort comme caractéristique de la haute école, et relevant plutôt de l'équitation de cirque.

Je dois à des circonstances de service de m'être trouvé plus en contact avec le Commandant de Montjou et de l'avoir mieux connu. A mes débuts au Manège comme Sous-Ecuyer, en octobre 1904, je fus affecté à la direction des Sous-Maîtres. Je passais avec eux environ quatre heures tous les matins, le plus souvent dans le vieux et sombre manège Montbrun. De 6 heures à 8 heures, reprise de sauteurs et dressage des jeunes sauteurs ; de 8 heures et demie à 10 heures, manège ou carrière, souvent l'un et l'autre. La séance de manège poursuivait l'instruction des Sous-Maîtres ; les meilleurs de ceux-ci étant chargés de redresser les mauvaises habitudes prises par certains chevaux de ce service. La reprise de carrière visait aussi au perfectionnement à l'obstacle des hommes et de certains chevaux. Par beau temps, ce travail se faisait à l'extérieur, au Breil, à Verrie : parfois même à La Ronde où certains parcours nous étaient accessibles, moyennant les précautions à prendre pour obtenir l'autorisation des propriétaires.

Le travail de l'après-midi, de 12 h 30 à 16 h 30 se passait presque entièrement au manège. Il était consacré au débouillage des jeunes chevaux au fur et à mesure de leur arrivée. En somme, tous ces chevaux avaient déjà été montés, mais il fallait perfectionner leur sagesse, leur calme au sellage, au montoir, assurer leur dressage à la longe. Ils étaient amenés par lot de dix tous les trois quarts d'heure.

L'Ecuyer en Chef venait presque chaque jour examiner l'un ou l'autre des lots. C'est de lui-même que j'ai appris à bien dresser un cheval à la longe et d'abord sur une longe courte avec les précautions à prendre pour ménager jarrets et boulets tout en imposant au cheval un travail d'assouplissement efficace.

Au mois d'avril, mon camarade Wattel et moi reçûmes chacun la charge d'une Division d'Elèves Officiers d'Active (les E. O. R. n'existaient pas alors). Ces cours commençaient au mois d'avril pour se terminer au mois de mars de l'année suivante. Les Instructeurs se trouvaient de ce fait privés du long congé qui suivait le Carrousel ; ils recevaient, en petite compensation, trente jours de permission au mois de mars suivant.

Les deux Sous-Ecuyers chargés de ces divisions se trouvaient assez isolés au milieu d'une Ecole à peu près dépeuplée au cours des mois d'août et septembre. Le Commandant de Montjou, qui était célibataire, quittait lui-même assez rarement Saumur pour de courts déplacements de chasse ou pour se rendre dans sa propriété en Poitou. Il était donc très souvent présent à l'Ecole. C'est au cours de ces deux mois que j'ai appris à le mieux connaître. Il m'amenait souvent avec lui au Breil ou à Verrie au cours de fréquentes visites qu'il y

faisait pour surveiller les travaux d'entretien ou d'aménagement qu'on y effectuait à longueur d'année. Très sociable, il m'a plusieurs fois invité chez Budan et m'a fait à deux reprises la rare faveur de me recevoir chez lui pour me montrer ses livres. L'année suivante, un accident survint à un de mes camarades au cours des longs congés me fit rappeler pendant trois semaines pour le remplacer. Et je trouvais là une occasion d'approfondir ma connaissance de l'Ecuyer en Chef.

Le Commandant de Montjou, d'une taille moyenne mais bien prise, était un homme élégant en même temps que simple. Fort intelligent, lettré, causeur charmant, il était aussi un homme du monde accompli, bien qu'il lui soit arrivé parfois de s'endormir à table. En dehors même de l'équitation, il excellait dans tout ce qu'il faisait ; très bon fusil, fin joueur de billard, expert au bridge, il était en outre de première force aux dominos qu'il estimait être le plus beau des jeux. Il appréciait peu les échecs, trouvant qu'on mettait trop de temps entre les coups.

Doué d'un timbre de voix d'une tonalité grave mais agréable et distingué, il affectait dans le service un ton bourru sans se départir jamais d'une stricte politesse ou employer un terme grossier. Son excellente éducation, son genre « vieille France », rendaient sa courtoisie éloignée de la familiarité ; mais l'air sévère qu'on lui voyait parfois n'arrivait pas à dissimuler sa bienveillance.

Son originalité d'esprit s'amusait au paradoxe et c'était devenu un jeu pour ses subordonnés, aussi respectueux que confiants, de susciter sous les plus futiles prétextes l'instantanéité de ses réflexes de contradiction. L'évidente fantaisie de cette contradiction allumait aussitôt dans ses yeux une lueur malicieuse tandis qu'il s'efforçait avec esprit de soutenir une thèse indéfendable. C'est au mess des Officiers du Cadre, qu'il fréquentait comme célibataire, que se manifestait surtout cette amusante tournure d'esprit. Le bon ton de son amabilité le rendait accessible à tous sans qu'il pût venir à quiconque la tentation de dépasser les limites d'une déférente confiance.

Le métier d'écuyer exigeait une sérieuse dépense d'activité physique, et, si entraîné que l'on fût, la fin de la journée vous trouvait souvent fatigué. Il arrivait parfois qu'après le diner des Officiers supérieurs et Capitaines, le Commandant de Montjou s'allongeât sur un canapé du mess et s'y endormît ; la bande des Lieutenants (nous étions sept, trois Sous-Ecuyers, deux Officiers de la remonte, un médecin et un vétérinaire), si silencieusement qu'elle se dirigeât vers la sortie, le réveillait. Il fulminait alors contre les « couche tôt », vitupérait leur mollesse et exigeait que l'un au moins restât pour jouer avec lui une partie de billard en cinquante

points qu'il était d'ailleurs prompt à réaliser. Le plus grave était l'organisation d'un domino à quatre qui durait beaucoup plus longtemps. C'était sur les plus jeunes qu'il se rabattait ; notre incompétence dans ce noble jeu déclenchait chez lui une indignation qui s'exprimait sous les formes les plus amusantes. Il était d'ailleurs rare que le mess ne fût pas vide à vingt-deux heures au plus tard. Il rentrait alors chez lui où il lisait ou travaillait, éclairé par des candélabres à bougies, l'électricité ne lui servant que pour passer d'une pièce dans une autre.

Dans le service le Commandant était un chef exact, précis, exigeant sur la qualité du travail, voyant tout et sachant tout ce qui se passait. Un ordre donné par lui l'était toujours bien, et je n'ai pas souvenir qu'un seul d'entre eux eût nécessité un contre-ordre tant il avait bien tout pesé avant de le donner.

Il paraissait souvent long à prendre sa décision. Ceci tenait à mon sens à ce qu'un tempérament paresseux, qu'il ne cachait pas, luttait en lui avec un inflexible esprit de devoir et le souci de la perfection. La crainte de l'effort qu'il aurait à faire pour obtenir celle-ci le faisait quelque temps hésiter, mais en définitive il se décidait et sa décision était toujours excellente.

Tel qu'il était il s'était imposé à l'admiration d'un homme, fort intelligent mais dont l'indulgence n'était pas le point fort, prompt qu'il était à découvrir les défauts et même les travers des autres, comme aussi leur insuffisance. Le Général Mazel avait commandé l'Ecole alors que j'y étais moi-même. Je le retrouvai à Lunéville à la tête de la 2^e Brigade Légère à laquelle, quittant Saumur, j'avais été affecté. C'est là qu'à plusieurs reprises, il m'a dit son admiration pour le Commandant de Montjou, pour la précision de son esprit, la sûreté de son jugement et la hauteur de son caractère : « C'était un grand seigneur, me dit-il, et le seul homme qui m'ait parfois intimidé ».

Je pense que c'est sous la direction de cet Ecuyer en Chef que le Manège a connu une de ses meilleures formes. Pendant les six années consécutives que j'y ai passées, j'y ai rencontré un écuyer prestigieux, le Capitaine de Saint-Phalle, et des écuyers de grand talent comme le Capitaine Détroyat ; des jeunes particulièrement doués qui ont atteint à la célébrité comme Decarpentry, Danloux et Wattel ; tous les autres, à des degrés différents, y tenaient honorablement leur place. Dans le rôle d'instructeur, je pense que la primauté était accordée au Général Détroyat.

Il y avait tous les jours travail pour les écuyers de 10 h 30 à 11 h 30 et deux fois par semaine une reprise d'application avec sauteurs ou saut de barre, particulièrement suivie par les spectateurs. La séance de saut de barre n'avait à cette époque rien de sensationnel, il s'en fallait.

Un certain jour que mon service m'avait mis un peu en retard, j'entrais au Manège au moment où la reprise se formait et pour m'apercevoir que mon cheval boîtrait. Je mis pied à terre et demeurai près des poteaux en observateur. Au cours d'un appuyer au trot, la croupe au mur le long d'un des grands côtés, je remarquai que presque tous les chevaux semblaient traîner leur arrière main, les postérieurs se détachant peu du sol. Mais en tête de la reprise, le cheval de l'Ecuyer en Chef maniait vraiment dans l'impulsion des hanches diligentes et dans une légèreté que rien ne contrariait. Il était bien le cheval du Maître.

L'attitude en selle du Commandant de Montjou n'était pas absolument parfaite car il y était légèrement de travers avec une épaule un peu plus haute que l'autre ; ses chevaux n'en étaient pas moins rigoureusement droits. Sur ceux qu'il dressait, je n'ai jamais eu l'impression qu'il employait de la force. On les voyait progresser sans qu'il parut jamais éprouver de difficulté. Il travaillait sur la ligne droite au pas et au trot montant uniquement sur le filet pendant des semaines, les poignets dans le prolongement des avant-bras et élevés à hauteur des coudes. Un beau jour on constatait que le cheval ou la jument scandait sa cadence et pratiquait le « doux passage ». C'est à ce moment seulement que son cavalier faisait intervenir la bride et obtenait après quelques jours un passage dont il réglait l'étendue et l'élévation. Il travaillait ensuite sur le cercle puis sur deux pistes, et usait de la demi-volte renversée les hanches nettement chassées à l'extérieur. Il recommandait cet assouplissement qu'il faisait souvent exécuter aux écuyers.

A la fin des reprises, il nous réunissait pour quelques conseils, mais en principe il professait peu au sens généralement entendu du terme. Les plus longues leçons qu'il nous ait données le furent à la parution du livre du Général L'Hotte « SOUVENIRS D'UN OFFICIER DE CAVALERIE ». Un peu plus tard il nous fit même une démonstration de travail à pied pour obtenir avec la mobilisation des hanches un chevauchement correct des postérieurs. Il est possible qu'il pratiquât le travail à pied pour son compte, de même que des assouplissements de mâchoire mais je ne sache pas qu'aucun de nous en ait jamais été le témoin ; il ne faut pas oublier cependant qu'il a été l'élève à Lunéville du Général L'Hotte, lui-même fervent admirateur et élève de Baucher.

On professait à l'Ecole et tentait d'y pratiquer « l'Epaule en dedans », mouvement qui était entre écuyers l'occasion de controverses serrées. Car, pour être exécuté tel que certains le décrivent, les épaules légèrement incurvées vers l'intérieur, les hanches restant sensiblement droites sur la piste, il y faut une introduction de rêne contraire d'opposition qui n'est pas sans risque de nuire à l'impulsion. Personnellement, me référant à La Guérinière, dont la définition

qu'il donne de ce mouvement, non plus que les procédés qu'il indique pour son exécution ne sont d'ailleurs pas d'une clarté aveuglante, je prétendais n'y voir autre chose qu'un début d'appuyer la croupe au mur, l'action des aides latérales y étant prépondérante. Un jour que j'étais sur le Breil avec l'Ecuyer en Chef particulièrement de belle humeur, je lui en fis la réflexion. Avec ce sourire mi-joyeux, mi-ironique qui était souvent le sien il me dit : « En somme c'est assez bien cela ».

A ma connaissance, les chevaux de celui qu'à l'Ecole nous appelions familièrement « le Jou », mais jamais sans une nuance de respect, ne pratiquaient que les airs qu'il demandait lui-même à ses écuyers d'exécuter : travail aux trois allures et sur deux pistes, changements de pieds droits et exacts, passage, avec de fréquentes augmentations ou ralentissements d'allures. Je ne me rappelle pas avoir vu moi-même un de ses chevaux au piaffer ; mais dans les allures qu'ils pratiquaient, ces chevaux paraissaient incomparables dans l'aisance de leur action.

Un accident de course au début de ma deuxième année de Sous-Ecuyer me laissa quelques jours indisponible — l'Ecuyer en Chef vint me voir — je lui dis ma déception de ne pouvoir participer, à mon rang d'ancienneté, au choix des jeunes chevaux à prendre en dressage. « Ne vous inquiétez pas, me dit-il, j'en ai un pour vous ». De fait, il m'attribua un cheval dont il avait lui-même entrepris le dressage depuis quelques mois. *Barhill*, cheval importé d'Angleterre, était un magnifique animal ; mais sans cœur et retenant ses forces, il était très dur à monter. Or, dans les premiers mois de l'année scolaire, l'Ecuyer en Chef était fréquemment absent tant pour les achats de chevaux de Pur Sang, que pour le choix, dans les dépôts de remonte, des chevaux de demi-sang achetés au titre « Ecole », choix dans lequel Saumur avait la priorité. Après plusieurs nuits souvent passées dans les médiocres compartiments de lignes secondaires, monter *Barhill* était une épreuve. Si ce cheval a été pour moi l'occasion d'une dépense de forces allant jusqu'à la fatigue, je lui dois, ou plutôt je dois aux débuts de dressage qu'il avait subis la sensation de ce que doivent être, à l'action des aides, les réactions d'un cheval dressé. Cette sensation, quand on l'a une fois éprouvée, on peut ensuite chercher à l'obtenir de tous les chevaux que l'on dresse ; on ne se contente plus alors d'une soumission, assurée sans doute, mais restant loin de celle d'un cheval réellement léger.

(X) →
Ma première heure passée sur *Barhill* fut pour moi une révélation. La moindre pression des doigts sur les rênes obtenait une mœlleuse soumission de la bouche, la jambe semblait entrer dans une matière élastique qui s'incurvait sous son action le jarret du dedans s'avancant sous la masse ; ce qui me permit plus tard d'obtenir des départs au galop droits sur l'action du talon intérieur. J'en profitais

surtout avec d'autres chevaux, car en lui, certains jours, sa mauvaise volonté le contractait au point de neutraliser les résultats obtenus précédemment. L'acquis de ces premières révélations me font pardonner à *Barhill* les déceptions qu'il m'a procurées et les dépenses de force qu'il m'a imposées souvent sans résultat. Cependant tout semblait aller assez bien, au bout de quelques mois, quand je le montais isolément. Mais quand, le croyant prêt, je voulus l'introduire dans la reprise il n'en fut pas de même. En somme, au travail isolé, je savais me contenter du degré d'impulsion qu'il voulait me consentir ; mais en reprise, me sentant obligé à observer une allure et à conserver une distance, il mettait une insistance diabolique à refuser ses forces au point d'épuiser les miennes. Par amour propre, je participai avec lui à la première répétition du Carrousel. Cette expérience, dont je sortis exténué, me rappela à la modestie et me guérit de ma présomption.

Je voudrais, pour en finir avec ce cheval et avec moi-même, faire profiter mes jeunes camarades d'un excellent conseil que je reçus un jour de mon Chef. C'était, il m'en souvient, la veille de la Pentecôte. Le travail avait cessé à 10 heures et le manège des Ecuers se trouvait à peu près vide ; le Commandant y était et, mine de rien, assistait à une explication qui opposait à ma volonté celle de *Barhill*. J'eus le dessous. Je devais partir vers 15 heures pour aller passer en Vendômois nos deux jours de fête. Sitôt après le déjeuner, je remontai sur *Barhill*, décidé à avoir le meilleur sur lui. Je rencontrai mon Chef. « Où allez-vous ? » me dit-il. « Mon Commandant, je voudrais obtenir de ce cheval ce qu'il m'a refusé ce matin ». — « Vous allez à un échec certain. Vous êtes fatigué, et lui souffre probablement de courbatures dues à vos exigences de ces derniers jours. Rentrez-le à l'écurie. Vous le retrouverez dans trois jours, reposé, ayant réfléchi, et prêt à vous donner satisfaction ». Et c'est ce qui arriva. Le Commandant conseillait souvent d'avoir recours à ce qu'il appelait « l'esprit de l'écurie ». Il arrive, en effet, que les exigences du cavalier produisent chez le cheval une souffrance, des courbatures qu'il faut laisser s'atténuer au repos. Il faut aussi savoir, surtout si l'on travaille sur le mors de filet, qu'à la longue le frottement de la branche sur l'anneau arrive à créer sur ce dernier une surface coupante susceptible d'offenser la commissure des lèvres ; il se crée sur celles-ci des gerçures et donc une souffrance qui s'oppose à la légèreté.

Les Lieutenants ou Capitaines affectés au Manège choisissaient parmi les anciens chevaux d'écuers, remis dans le service courant, un cheval d'Ecole susceptible pour les uns d'aider à leur formation, pour les autres de leur permettre de prendre part aux reprises en attendant de pouvoir mettre à leur piquet un cheval dressé par eux. De même, en cas d'indisponibilité de leur cheval de reprise, les écuers y choisissaient un remplaçant momentanément. Il va sans dire

que ces chevaux, assurant depuis des mois et parfois un ou deux ans le service courant des reprises d'élèves, montés à toutes mains, avaient généralement perdu de leur finesse. Cependant, les chevaux ayant remonté le Commandant de Montjou faisaient exception à la règle, et ceux qui avaient recours à leurs services les trouvaient intacts dans la justesse de leur soumission à des aides bien employées.

Pour terminer ces bien imparfaites notes, mal ordonnées et peu dignes de leur objet, je voudrais insister sur le caractère de chef, qui marquait, quels que fussent ses dons par ailleurs, la personnalité du Colonel de Montjou. Et je relaterai un fait susceptible, à mon avis, de le faire ressortir.

Nommé Lieutenant-Colonel, il avait été affecté au Régiment de Hussards d'Alençon et était sur son départ. Déjà revêtu de sa nouvelle tenue il montait à cheval devant les écuries du manège au moment où j'y passais moi-même, n'ayant pas de reprise à cette heure-là. « Lafont, si vous n'avez rien de mieux à faire, accompagnez-moi au Breil ». Je le suivis non sans émotion mais avec plaisir, dans cette promenade qui devait vraisemblablement être la dernière que je ferais avec lui, et qui le fut en effet. Il avait convoqué sur le terrain, avec le garde, le Brigadier des Cavaliers de Manège qui y remplissent les fonctions de conducteur des travaux. Il leur donna des instructions détaillées quant aux dates où devraient être achevés des travaux en cours ; il leur rappela ensuite les parties de la piste d'entraînement dont le sol était à refaire, vérifia que certains arbres à élaguer avaient été marqués ; et ce qui me frappa le plus, insista minutieusement sur le moment où, à l'automne suivant, devaient être transplantés des jeunes arbres empruntés à une pépinière qu'il avait lui-même créée, insistant sur les précautions à prendre pour cette transplantation.

Et comme je m'étonnais de le voir se préoccuper de ces détails alors qu'il quittait l'Ecole le soir même, il me dit : « On commande dans le présent mais aussi pour l'avenir. Mon successeur ne pourra être au courant de toutes ces petites entreprises d'entretien et d'organisation cependant importantes. Si elles étaient négligées, le service pourrait en souffrir un jour. Un chef doit jusqu'au dernier moment garder le souci de ses responsabilités ».

C'est une leçon que je n'ai jamais oubliée. Que le rappel que j'en fais ici soit un hommage que je veux adresser à la mémoire de celui qui fut mon maître et que tous ceux qui l'ont connu ont regardé comme un seigneur.
